
Brèves littéraires

Brèves

Botanique

Mélanie Vincelette

Number 62, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5229ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vincelette, M. (2002). Botanique. *Brèves littéraires*, (62), 77–84.

MÉLANIE VINCELETTE

Botanique

Je me souviens des nuits étoilées passées dans le jardin, des torches hawaïennes plantées ici et là dans le sol, un quatuor à cordes polonais et une petite ballerine en tutu qui danse entre les flammes. Tous nos amis épatés, leurs langues frôlant les nappes blanches avec un grand soupir de contentement.

Maintenant les deux bouleaux nains et les trois peupliers à grandes dents que nous avons plantés le premier printemps de notre arrivée ici ont perdu leur vitalité. Les feuilles se sont desséchées et ont chuté. Il ne reste plus que les troncs. Ils ont été attaqués par des insectes inconnus qui se sont nourris pendant des mois de feuilles convexes. Nous avons aussi eu un été qui allait de canicule en canicule. Quarante-huit jours sans pluie. Un record.

J'ai pris congé cet après-midi pour me prélasser dans mon jardin une dernière fois et en arroser les fleurs. Je m'assois sous le parasol près des anémones du Japon et je les observe, espérant que mon regard les fera éclore. Laurence est à la campagne avec des amis. Depuis peu, elle a développé un goût pour le cyclisme. Je penche la tête en arrière pour prendre un peu de soleil. Je ne suis pas allé en vacances cet été car j'étais plongé dans mon travail. Les lys incas s'étirent vers la clôture, elles sont d'excellentes fleurs à couper, parfois j'en plaçais dix dans le grand vase bleu près de la table, pour Laurence.

Je me souviens de ces fêtes de Noël, sous le houx, dans la cuisine, au-dessus de la marmite débordante, en attendant les invités, Laurence m'avait embrassé. Nos langues brûlées qui s'enlaçaient. Avec ma main, j'avais rapproché son corps du mien. Elle portait une robe de velours. Quand ma mère avait sonné à la porte, j'avais les lèvres tachées de rouge Sienna de Lancôme. Maman avait léché son pouce pour enlever les marques de rouge à lèvres.

Le coin de mon œil ne cesse d'aller chercher, à travers la porte-fenêtre, mes dernières boîtes de carton assises sur les tuiles mexicaines de la cuisine. *Wings soya sauce. Made in China. Bourgogne Grand Ordinaire. 750 ml x 24. Ce côté vers le haut.* Je n'ai pas envie de partir. Depuis quelques semaines, quand je marche dans la rue, mon visage semble impassible, sans un trait de déplacé, mais au fond de moi-même il n'y a que des plis.

Laurence, elle, s'est amincie. La robe noire qu'elle portait un soir à Paris au petit restaurant du 22, rue des Espions découpait son corps en violoncelle. Paris en deux tons. Le matin avec le gris de la pierre et le soir les toitures rose métallisé. Maintenant, cette même robe tombe comme une robe soleil sur le corps d'une jeune fille. Les trois calices, trois feuilles et trois pétales du trille se recourbent vers le sol avec la chaleur cuisante de l'après-midi. Je me souviens de ces longs dimanches matin où nous nous réveillions avec un morceau de *prosciutto* dans le lit. L'un dans l'autre, l'un sur l'autre. Un café avec du sucre brut. Un croissant. Des charcuteries italiennes. Jamais d'œufs. Le demi-sommeil, le réveil, les miettes du festin.

En pleine Brie, après deux trois haltes chez les vigneronns, nous nous étions accroupis dans une chambre de bonne aux murs tapissés de fleurs de lys, l'un contre l'autre. Je me réveillais émerveillé d'être tout contre elle. Une pointe de beauté entre deux rayons de soleil tardifs.

Sur la table devant moi, la bouteille de *mescal* est presque vide et il ne reste plus de citron. Le feuillage vert glauque de la pimprenelle est remarquable sous le tapis dense de fleurs des elfes. La tequila est dispendieuse depuis quelques mois. Le *mescal* encore plus. Les plantations d'agave bleu ont succombé sous le frimas de décembre au nord du Mexique. Je ne peux même plus me procurer une bonne bouteille de *mescal*. Il ne me reste plus rien. J'ai bien regardé dans le cabinet, la cache à fioles. Mes vieux armagnacs ont été engloutis. Par des invités inconnus.

Cette année je n'ai pu voir éclore les éphémères de Virginie. Je devais être avec Julia, égaré. C'est moi qui, au début, avais décidé de partir. Pour ne plus revenir. Pour goûter du bout de ma langue la peau salée d'une nymphe. J'avais, dans l'estomac, des tabacs d'Espagne, papillons orangés tigrés de noir, quand je la voyais. Elle pétillait. Sur ses paupières il y avait des petits brillants argentés. Chez elle, je me regardais dans son poudrier quand j'allais à la salle de bains pour m'assurer que j'étais bien peigné. Je m'aspergeais de parfums rares dans ma voiture avant de monter à son appartement. Transporté, importé, exporté, je passais des nuits avec elle sans dormir. À scruter la nouveauté. Sans remords. Impudique. Sans peur. Et Laurence, la belle Laurence qui attendait, a un jour décidé d'appeler le serrurier pendant que moi je dansais le flamenco dans un appartement de la rue

des Sœurs-Grises. Avec une autre.

Avec Laurence, le samedi soir, à l'Express, nous ressemblions à deux statues de bois de teck une en face de l'autre. Plus un mot. Que des soupirs. Le même tartare de bœuf, le même Côtes du Rhône depuis quinze ans. Le bruit des allumettes qui craquent et le tabac qui crépite. Je ne pensais qu'à Julia. Au renouveau. À ses robes à fleurs au-dessus du genou. Je perds l'équilibre devant l'alceylla. Une fleur longtemps utilisée comme plante médicinale pour guérir les blessures et les problèmes gynécologiques. Aujourd'hui, on la cultive à des fins décoratives. Elle se ressème spontanément. Les feuilles vert clair illuminent le jardin et forment un merveilleux contraste avec les feuilles à grands lobes.

Mais maintenant, à la ville, dans le lit de Julia, je me réveille à quatre heures quand le camion du journal recule. Bip. Bip. Bip. Puis, il y a le train, avec le bruit du frottement des roues d'acier contre les rails. Des nuits tourmentées par le va-et-vient des trains de marchandises. Et tout le brouhaha des voitures que l'on déplace obligatoirement avant sept heures. Puis, ce sont les camions de livraison. L'insomnie matinale. La ville. L'absence de geais bleus et de mouffettes odorantes qui tentent de combattre mon chien. Son chien. L'urbanité. Les volières.

Laurence aimait le vermouth. Sur glace, près des pavots d'orient, elle arquait le dos pour étirer toute la fatigue d'une journée de travail d'été, assise dans notre jardin de curé. La splendeur des fleurs en désordre. La rhubarbe décorative qui côtoie les iris.

L'été passé, j'ai été dupe ou dupé. C'est à ce moment précis que tout a changé. En Espagne avec Laurence

tout semblait terne. J'avais sommeil à tout moment. À Cordoba, il y avait une mosquée et, à l'intérieur, à l'époque des croisades, on y avait bâti une cathédrale. Mais moi, je pensais à Julia. Elle était de l'autre côté, au Maroc. Tout près, trop près. Parfois j'espérais qu'elle ait traversé la frontière vers l'Espagne. Par amour. Pour me rencontrer accidentellement dans un café. Juste pour venir s'asseoir devant moi dans un café sans qu'on puisse se parler, Laurence comme un mur devant nous. Mais elle était perdue dans les souks, dans la Méditerranée, dans le Sahara avec un chamelier. Elle riait de toutes ses dents blanches, assise devant un universitaire de Marrakech dans un restaurant de Fez en buvant de l'alcool de figues. Et moi, je dormais sur les rives de la baie de Bilbao. Le vague à l'âme.

Le voisin vient m'observer par-dessus sa haie de cèdres. Je ne vois que ses yeux. Voisin voyeur qui n'a jamais commis de faute originelle. Qui restera toujours dans le confort de sa grande maison avec foyer au sous-sol. Hypocrite qui rentre tard le mardi soir. Vers deux heures du matin. Mais qui ne se laisse pas méduser. Qui ne se laisse pas aller à tout perdre. Hésitant à me glisser une enveloppe pour acheter mon silence. Voisin ingénieux souriant en coin en apercevant mon *mescal* couché sur la table à trois heures de l'après-midi. Il détourne le regard, par peur d'être aperçu. L'épice des juges, ma fleur favorite, avec ses deux plumets vaporeux tanguent dans la brise.

Le soir, tard dans la nuit, avec Laurence, lors des engueulades interminables, passé trois heures du matin, je pensais à Julia. Julia comme un filet de sécurité et moi comme un trapéziste. Traqué. Encagé dans la dorure de l'ordinaire. Au centre de mes

bégonias, plantés dans un sol pauvre.

Les soirées que je passais avec Julia étaient comme des semaines passées dans une foire remplie de manèges : de la barbe à papa rose comme repas du matin, du midi et du soir. Nous étions morts de rire entre le tournedos au bleu et le champagne qu'elle tolérerait mal. Je disais à Laurence que j'étais parti pour affaires à Québec. Et je devais y passer la nuit. La nuit entière sous les draps blancs de Julia. Le matin, les lèvres tachées de vin, elle m'embrassait avant de se brosser les dents. Sauvage. Sauvageonne. Elle soulevait son corps au-dessus du mien.

En Espagne, à Algésiras, le matin sur le balcon de l'hôtel alors que Laurence dormait, je prenais mes jumelles. Je tentais d'atteindre les côtes de la baie de Tanger et le profil de Julia était devant moi. Elle était debout sur un quai. Autour d'elle il y avait des paquebots. La brume l'enveloppait, suave, libre, sa peau comme un velours de duvet blond sur fond doré.

Je passe un coup de boyau d'arrosage sur la pelouse parsemée de pissenlits pour les abreuver et permettre la naissance du pollen. Le voisin est mortellement allergique. Avant, il n'y avait pas de pissenlits dans la pelouse. Il y avait dans la rocaille des tapis de pulmonaires et d'orties. Au printemps, j'attendais le muguet, leurs petites fleurs en clochettes, avec l'impatience qu'ont les enfants de chœur de voir la messe se terminer.

En me rendant à la plate-bande de droite, j'aperçois un arbre qui vient tout juste d'être planté, un cerisier noir sous l'abreuvoir pour les oiseaux-mouches. Autour du petit tronc frêle, il y a une étiquette avec l'inscription : « Pour ton anniversaire ». Je laisse

tomber le petit carton rouge près des anémones cardinales. Les anémones sont riches en nectar, leurs fleurs rouge foncé sont très prisées des insectes. Elles ont des propriétés médicinales, mais un mauvais emploi peut s'avérer mortel. Dieu est dans les détails.

Pour l'anniversaire de Laurence en octobre, je lui avais offert un livre de Pierre Joseph Redouté, botaniste de plusieurs rois. Les plus belles planches de l'histoire de l'illustration horticole. Des rosiers à cent feuilles, des pêchers à fruits lisses, des pois de senteur et des lilas de toutes variétés. Elle utilise maintenant ce livre immense pour rehausser la télé de la chambre à coucher afin que les barreaux du lit n'arrivent pas en plein centre de l'écran.

Je m'effondre sous le *ginkgo biloba*, communément appelé l'arbre aux quarante écus, et je me rappelle cette dernière nuit passée à la maison. Laurence et moi avons bu du vin rosé, la moitié de la bouteille s'était retrouvée sur ma chemise. J'étais heureux de mettre les pieds dehors et de courir dans la neige vers Julia qui n'était pas chez elle. J'avais attendu une partie de la nuit, grelottant dans ses escaliers, avant de rejoindre la chaleur de ses lèvres.

Assis dans ce qui était mes plantes, mes fleurs insolites, je n'arrive plus à me lever. À vrai dire, Laurence me manque. Laurence, véritable encyclopédie naturaliste endormie devant ses téléromans. Comme ma mère dont il ne me reste qu'une boîte de rimmel depuis un an. Une femme qui détourne les yeux quand on lui dit Je t'aime. Et moi, maintenant, je suis avec Julia. Julia la fauve. Qui m'a envoûté dans sa nouveauté. Fabuleuse. Incertaine. Julia le renouveau.

Julia la renaissance honteuse. Julia avec qui on s'enivre jusqu'aux petites heures.

La lavande de mer se divise dans mes mains. Nous ne sommes plus à Salon-de-Provence. Je suis seul au bistrot. Je suis en amerrissage. On n'y survit jamais. J'ai des chardons plein les doigts, ils m'attaquent et j'en ai plein les cheveux. C'est à cet instant même que Laurence, qui me croyait parti avec mes boîtes chinoises, arrive avec son cycliste tunisien. Je suis déboussolé, la bouteille se brise en mille miettes sur les pierres des champs. Je lui dis bonjour dans des langues scandinaves et circumpolaires. Je bégaie. Je titube. Je suis pris en flagrant délit dans la maison qui était à moi. Je me lève enivré, je tente de mettre mes cartons dans la voiture. Nous sommes tous les trois inconfortables. Je suis chassé. Laurence est belle, elle a les joues marquées par le soleil. Je ne sais plus si nous sommes fâchés l'un contre l'autre. En moins de vingt minutes je suis parti avec tout ce qui me reste.

Maintenant je sais que Laurence me manque. Les ululements celtiques qu'elle écoutait le dimanche matin me manquent. Érika me manque aussi, je me souviens de ce frisson qui a parcouru tout mon corps quand je l'avais dans mes bras lorsque nous sommes sortis de l'hôpital, elle ressemblait à un petit mouton enrubanné, parfumé. Les monstres sucrés que je lui fabriquais au printemps avec les résidus d'orge et du colorant rouge. La manière dont elle buvait goulûment la sève d'érable directement des chaudières accrochées aux arbres. Ses deux petites mains de chaque côté des parois d'aluminium. Mais à cela, je ne peux même pas y penser.